

Formation permanente : « Revisitons Notre foi » (2018)

LA SACRAMENTALITE

L'événement pascal inaugure un monde nouveau.

La Croix du Christ est glorieuse, illuminée par l'événement pascal de la Résurrection. Perçue dans la lumière de Pâques, la Croix du Christ apparaît alors comme un événement excessif, outrancier, doublement impensable. Quand tout a été dit par Dieu, et donné par Dieu, il y a encore quelque chose à donner : c'est le « par-don », le « don au-delà du don », ce que Dieu donne de plus quand il a déjà tout donné...

Le pardon de Dieu nous montre que l'échec de la réalisation de nos désirs humains ne signifie pas l'échec de nos désirs eux-mêmes : il nous est permis de croire, contre les apparences, que nos désirs sont vrais et bons, et d'espérer leur réalisation, à condition qu'ils soient assumés et dépassés dans l'expérience de l'Amour pardonnant de Dieu. C'est un complet renversement de nos logiques humaines.

1. Le pardon suréminent est au cœur de la vie nouvelle : Ph 2, 6-11 et 1-6.

Saint Paul demande que la vie des disciples du Christ soit conforme à celle du Christ, qu'elle adopte la même logique de don complet de soi, jusqu'à la mort sur la Croix, et de « sur-exaltation » dans la gloire, reçue de Dieu seul. Il ne s'agit pas de valoriser la faiblesse, mais au contraire d'affirmer que le *summum* de la liberté consiste dans le fait de pouvoir se dessaisir de sa puissance. C'est ce que fait Jésus : lui en qui réside toute la bienveillance du Père, lui le Verbe en qui tout a été créé, il se dépouille complètement et librement.

La même logique est à l'œuvre dans la Rédemption. La liturgie chrétienne le dit : « Dieu qui donnes la preuve suprême de ta puissance lorsque tu patientes et prends pitié... » (prière d'ouverture de la Messe du 26ème dimanche ordinaire). Cette idée se trouvait déjà exprimée dans le livre de la Sagesse : « Tu as pitié de tous parce que tu peux tout » (Sg 11, 23a).

Les sacrements que nous célébrons dans l'Eglise procèdent de la même logique : abaissement et « sur-exaltation ». Réalisme des actions sacramentelles : dans le Christ, Dieu s'abaisse à notre niveau pour nous élever au sien. Les sacrements modifient notre nature humaine en lui donnant la dimension divine.

La vie des saints en témoigne également. Et aussi certains aspects typiques de la morale chrétienne : l'indissolubilité du mariage, le pardon des offenses, l'amour préférentiel pour les petits, le choix de la pauvreté et/ou du célibat, l'obéissance volontaire à un supérieur religieux... Tout cela est dérangent, contraire à nos logiques humaines, subversif même.

La célébration des sacrements permet d'intégrer l'expérience de la faiblesse radicale, de l'échec et de la mort, cette dimension existentielle sur laquelle la science et les sagesse humaines butent toujours. L'expérience quotidienne nous montre qu'il est impossible d'éliminer l'échec et la faiblesse. Mais avec la Croix de Jésus, nous comprenons que l'impuissance de Dieu elle-même devient Parole et Acte de Salut. Les prophéties d'Isaïe et de Jérémie, reprises et combinées par s. Paul dans la Ière aux Corinthiens pourraient s'appliquer aux sacrements : « Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (I Co 2, 9).

Dans la « parole-événement » (*davar*) de la Croix Glorieuse de Jésus, deux logiques normalement antagonistes se croisent :

- une logique de vie : dans son Incarnation, Dieu donne aux hommes ce qui est le plus désirable ; il se donne lui-même comme partenaire de Vie et d'Amour ;
- une logique du refus de la vie : situation d'échec et de mort, où le néant et la haine semblent avoir le dernier mot.

La Croix révèle qu'il y a un péché radical qui consiste à préférer sa condition limitée et à mépriser la possibilité de communier à l'infini et à l'éternel. Mais la Croix révèle aussi l'existence d'un don suréminent, au-delà de tout don pensable ou même imaginable, un « *par-don* ». Sur la Croix, en la personne de son Fils Jésus, Dieu s'est vraiment livré à la mort. Et pourtant Dieu ne s'est pas retiré de l'histoire du monde. Il n'a pas anéanti ses créatures humaines, alors qu'elles cherchaient à le détruire, à le nier.

« Ces temps sont les derniers ». La Croix manifeste l'urgence eschatologique de la conversion la plus radicale : ce devrait être le Jugement dernier, et pourtant on continue à manger, à boire, à se marier et à faire du commerce (cf. I Co 7, 29-31). L'Histoire universelle semble ne pas être affectée par la Croix, alors qu'elle l'est jusque dans ses profondeurs les plus secrètes... La signification véritable de la Croix n'a donc pas fini de nous être révélée ! Tel est le rôle des sacrements dans la vie de l'Eglise : nous révéler la Croix Glorieuse.

2. « Ne regarde pas nos péchés, mais la foi de ton Eglise. »

Dans sa constitution dogmatique sur l'Eglise (*Lumen gentium*, n°1), le concile Vatican II affirme que l'Eglise est « en quelque sorte le sacrement » (*quasi sacramentum*) de l'union intime entre Dieu et les hommes, et de l'unité du genre humain. Le concile précise cette notion de « sacrement » en tant qu'appliquée à l'Eglise : à la fois « signe » et « moyen » :

- le signe renvoie à autre chose que lui-même, à une autre réalité qu'il n'est pas ;
- le moyen est ce par quoi s'effectue une action.

Si l'Eglise est à la fois signe et moyen, c'est parce qu'elle est elle-même impliquée dans l'action divine qu'elle désigne (signe) et contribue à réaliser (moyen). Or, il s'agit du Salut : c'est donc dans la foi de l'Eglise que s'effectue notre salut, et c'est dans cette foi que nous pouvons professer notre foi. C'est ce que signifie la formule célèbre de s. Cyprien, évêque de Carthage (mort martyr en 258) : « Hors de l'Eglise, point de salut ».

Dans cette perspective, le mystère de l'Eglise ne peut pas se réduire à ce qui est visible à nos yeux : l'Eglise catholique et les autres églises et communautés ecclésiales chrétiennes. *Lumen gentium* n°8 précise bien ce point. De même, l'efficacité des sacrements ne peut pas se réduire à ce que nous faisons et voyons quand nous les célébrons.

La sainteté de l'Eglise et celle des sacrements est fondamentalement un don de la grâce divine. L'Eglise est d'abord « sauvée » et « sanctifiée » dans le sang du Christ, afin d'être à son tour « sacrement du Salut » (signe et moyen) pour tous les hommes. L'Eglise n'est sainte que dans la mesure où elle est constituée en permanence par le don salvifique (le « par-don ») fait à tous les hommes par le Dieu sauveur. A tel point que le concile Vatican II dit aussi : « Puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, c'est-à-dire divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une manière que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal » (*Gaudium et spes*, n° 32).

3. Être sauvés dans et par l'Eglise sainte.

Le Concile remarque : « L'Eglise, elle, renfermant des pécheurs dans son propre sein, est à la fois sainte et appelée à se purifier, et poursuit constamment son effort de pénitence et de renouvellement » (*Lumen gentium*, n°8). Les chrétiens ne sont pas meilleurs que les autres hommes, mais ils ont conscience d'accueillir le Salut de Dieu dans leur vie et d'en être sanctifiés.

L'Eglise agit en faisant ce que fait le Christ. Et les fidèles agissent droitement quand ils font ce que veut faire l'Eglise. C'est la première dimension de la foi : la foi vécue dans la foi de l'Eglise. Mais il y a une seconde dimension de la foi : la foi qui permet à l'action de l'Eglise de porter du fruit dans nos existences. Ainsi, nous croyons que, quand les sacrements sont célébrés par et dans l'Eglise, mais sans la foi personnelle des participants, l'action du Christ est bien réelle, puisque on a voulu faire ce que fait l'Eglise (doctrine de *l'ex opere operato*), mais qu'elle risque de ne pas porter de fruit dans la vie de ceux qui reçoivent ce sacrement sans y croire (cf. CEC n°1127-1128).

Le témoignage et l'enseignement de l'Eglise nous poussent donc à ouvrir les yeux sur ce qui est réellement donné dans les sacrements, tout en nous laissant la liberté d'accueillir ce don, ou de ne pas l'accueillir. Il en découle aussi que l'engagement éthique des chrétiens est indissociable de leur engagement de foi. S. Jacques le dit : « A quoi sert-il, mes frères, que quelqu'un dise : 'J'ai la foi' s'il n'a pas les œuvres ? » (Jc 2, 14). Donc, contrairement à l'opinion protestante, il n'est ni possible ni souhaitable de dissocier la « foi » et les « œuvres », bien qu'il faille maintenir que les « œuvres » elles-mêmes, tout comme la « foi » sont toujours des fruits de la grâce qui nous est faite dans le Christ.

L'Eglise est « sainte » parce qu'elle est constamment « sanctifiée » par son Seigneur. Par « sanctification » nous entendons ce changement qui s'opère progressivement en nous par la puissance de l'Esprit Saint, le « Sanctificateur ». C'est une véritable création intérieure qui s'étend à toutes les dimensions de notre existence, jusque dans les blessures dues au péché. Dans la foi, nous découvrons et expérimentons cette guérison de notre être.

Les sacrements chrétiens sont à comprendre dans cette perspective. La grâce de Dieu franchit et comble la distance qui sépare l'homme de son Créateur, et en accueillant le don de l'Esprit Saint, nous sommes établis dans une attitude pleinement filiale et rendus capables de vivre cette distance non pas comme une rivalité ou un manque, mais comme un amour, un don réciproque. L'Esprit Saint fait de nous des « fils » et des « filles » de Dieu. C'est une véritable création, une nouvelle naissance dont les sacrements sont les signes efficaces (cf. Jn 3, 1-21).

« Nous confessons ensemble que les croyants peuvent compter sur la miséricorde et les promesses de Dieu. Même au regard de leurs propres faiblesses et des menaces multiples mettant en péril leur foi, ils peuvent, grâce à la mort et à la résurrection du Christ, se fonder sur l'efficace déclaration de la grâce de Dieu dans la parole et le sacrement, et avoir ainsi la certitude de cette grâce » (*Déclaration commune luthéro-catholique sur la doctrine de la justification*, 1999 ; § 34).

4. De la sacramentalité de l'Eglise à celle des sacrements.

Le quotidien des chrétiens, c'est la vie ecclésiale, la vie en communion les uns avec les autres (famille, quartier, travail, pays, etc.) et en communion avec Dieu. Notre vie personnelle de baptisés, membres de l'Eglise du Christ, parfois d'agents pastoraux, de ministres ordonnés, c'est la Foi annoncée, célébrée et vécue.

Dieu s'est fait l'un de nous. C'est le mystère de l'Incarnation. Et il partage définitivement notre existence quotidienne en la transformant peu à peu en « sacrement » de la vie divine. Telle est la signification profonde du mystère de l'Eglise (voir : Concile Vatican II, const. Lumen gentium, n°1).

Donc si la vie théologale consiste bien en cette « union intime » avec Dieu et en cette « unité du genre humain » dont l'Eglise est le « quasi-sacrement », alors on peut mettre en relation les trois caractéristiques de l'Eglise (mystère, mission et communion) avec les trois vertus théologiques (foi, espérance et charité). Par chacun de ses aspects constitutifs, l'Eglise rend visible un aspect de l'existence divine. Et à chacun de ces aspects correspond une caractéristique de l'identité chrétienne.

D'où un premier tableau récapitulatif :

De DIEU TRINITE...,	dans l'EGLISE « sacrement »...,	la VIE des CHRETIENS
Le Fils se reçoit du Père ; dans son incarnation et sa Passion, il fait « passer » l'homme et le monde à Dieu ; il répand l'Esprit de sainteté sur toute chair.	Eglise comme <u>MYSTERE</u> = SACRI-FICE elle a une dimension PASCALE et SACRIFICIELLE (<i>SACERDOTALE</i>)	service de l'ALLIANCE nouvelle et éternelle, célébrée dans le CULTE nouveau institué par Jésus-Christ. Le ministère ordonné préside à l'initiation chrétienne et à la miséricorde.
Le Père engendre le Fils et l'envoie dans le monde ; l'Esprit procède du Père par le Fils et il est donné pour la sanctification.	Eglise comme <u>MISSION</u> = REVELATION elle a une dimension d'ANNONCE (<i>PROPHETIQUE</i>)	service de l'ANNONCE de la Bonne Nouvelle dans le monde pour tous les hommes. Le ministère ordonné préside à la transmission et à l'éducation de la foi.
Le Père, le Fils et l'Esprit, UN seul Dieu en TROIS personnes ; par l'action du Christ et de l'Esprit, nous entrons dans la vie trinitaire.	Eglise comme <u>COMMUNION</u> = COMMUNAUTE d'amour et de réciprocité ; elle a une dimension de CHARITE vécue et communiquée (<i>ROYALE</i>)	service de l'AMOUR de Dieu et des frères pour construire la « civilisation de l'amour ». Le ministère ordonné préside à l'eucharistie où se réalisent sacra- mentellement la com- munion et la charité.

5. Les sacrements de l'initiation chrétienne comme « entrée » dans la vie chrétienne.

Un autre tableau nous aidera à croiser les différentes données :

L'Eglise vécue est :

dans la FOI...,

L'ESPERANCE...,

et la CHARITE

MYSTERE

l'entrée dans le Mystère est liée à La Foi, relation au Christ qui dit : « crois-tu ? »

relié au Christ, le croyant entre déjà en possession du bonheur que Dieu a promis à « ceux qui l'aiment ».

ce lien avec le Christ est à la fois « connaissance » et « amour ».

Le *Baptême*,
1^{er} sacrement de l'initiation au mystère pascal du Christ,

donne la foi.

fonde l'espérance.

manifeste l'amour.

MISSION

le fidèle du Christ est

les chrétiens, en témoi-

la mission des chrétiens

Constitué messager De Bonne Nouvelle ; Il engage toute sa vie comme témoignage de foi (martyre)

gnant de la foi, ouvrent pour tous les hommes des chemins d'espérance et révèlent le but réel de toute vie humaine.

est de révéler l'amour divin pour tout homme ; par leur prédication, ils invitent les hommes à entrer dans cet amour.

La *Confirmation*,
2^{ème} sacrement de l'initiation au mystère pascal du Christ.
Le don du Saint Esprit

enracine la foi et constitue chaque baptisé en envoyé du Christ.

ouvre les cœurs aux signes eschatologiques du Royaume qui vient.

pousse chacun à se livrer complètement au dynamisme de l'amour.

COMMUNION

la foi est une (comme Dieu est UN) et elle nous unit en un seul peuple de croyants (pluriformité de la foi ecclésiale).

l'espérance nous met en marche vers l'unique cité sainte où « Dieu sera tout en tous » ; au quotidien, elle transforme notre façon de vivre ensemble.

l'amour est le lien réel de ce peuple saint qu'est l'Eglise-communion.

L'*Eucharistie*,
3^{ème} sacrement de l'initiation au mystère pascal du Christ. En communiant au corps du Seigneur,

nous *posons* un acte de foi en Lui (« Amen »)

nous recevons ce que nous espérons pour l'au-delà.

nous sommes reliés par le lien indestructible de l'amour divin.

6. Les différents sacrements impliquent une vie concrète.

La pratique sacramentelle nous renvoie aussi à notre condition de pèlerins, car la vie chrétienne est une existence eschatologique où le présent se fait accueil de « Celui qui vient » (« l'à-venir »), accueil du don gracieux et toujours nouveau de Dieu qui se révèle et se communique aux hommes qu'il aime. « Par les sacrements de l'initiation chrétienne, l'homme reçoit la vie nouvelle du Christ. Or cette vie, nous la portons 'en des vases d'argile' (II Co 4, 7). Maintenant, elle est encore 'cachée avec le Christ en Dieu' (Col 3, 3). Nous sommes

encore dans 'notre demeure terrestre' (II Co 5, 1) soumise à la maladie et à la mort. Cette vie nouvelle d'enfants de Dieu peut être affaiblie et même perdue par le péché » (C.E.C. n°1420).

La vie évangélique se manifeste de façon prépondérante dans la dimension « royale » de la vie de l'Eglise, mais aussi dans sa prédication de la Parole de Dieu (dimension « prophétique ») et dans sa vie liturgique (dimension « sacerdotale »). Citons *Lumen gentium*, n°17 : « En prêchant l'Evangile, l'Eglise dispose ceux qui l'entendent à croire et à confesser la foi ; elle les prépare au baptême ; les arrache à l'esclavage de l'erreur ; et les incorpore au Christ, pour croître en lui par la charité, jusqu'à ce que soit atteinte la plénitude. Son activité n'a qu'un but : tout ce qu'il y a de germes de bien dans le cœur et la pensée des hommes ou dans leurs rites propres et leur culture, non seulement ne pas le laisser perdre, mais le guérir, l'élever, l'achever pour la gloire de Dieu, la confusion du démon et le bonheur de l'homme. »

On se rappellera aussi que, si la grâce nous est donnée sans aucun mérite de notre part, elle ne produit son fruit qu'avec notre coopération et avec l'engagement de notre liberté selon la volonté de Dieu. Nous retrouvons ici la dimension royale et communautaire de l'Eglise : nous avons besoin les uns des autres pour apprendre à accueillir la grâce du Seigneur et pour lui faire donner tout son fruit. Et apprendre à accueillir ne se réduit pas à une compréhension intellectuelle du dogme : il s'agit plus fondamentalement d'entrer dans un véritable « style de vie chrétien ». Les sacrements sont avant tout célébrés et vécus en Eglise.

Comme frères dans la foi, nous sommes responsables les uns des autres : c'est une exigence éthique très forte, dont l'origine est à situer dans les trois sacrements de l'initiation chrétienne. Par le Baptême et la Confirmation, nous sommes devenus membres du Christ. Et dans l'Eucharistie, en communiant à l'unique corps du Christ, nous entrons volontairement et librement dans une universalité enracinée dans la singularité concrète de la personne du Christ ressuscité. Selon la belle et célèbre formule de s. Augustin, « nous devenons ce que nous recevons, en recevant ce que nous sommes. » Sous cet angle, on peut aussi reprendre l'adage bien connu : « L'Eglise fait l'Eucharistie, l'Eucharistie fait l'Eglise. »

Le Concile Vatican II l'a dit avec force : « La liturgie est le sommet auquel tend l'action de l'Eglise, et en même temps la source d'où découle toute sa vertu. [...] C'est donc de la liturgie, et principalement de l'Eucharistie, comme d'une source, que la grâce découle en nous et qu'on obtient avec le maximum d'efficacité cette sanctification des hommes dans le Christ et cette glorification de Dieu, que recherchent, comme leur fin, toutes les autres œuvres de l'Eglise » (Constitution *Sacrosanctum concilium*, n°10).

7. Les sacrements dits de « guérison ». La présentation thomiste des sacrements.

L'idée de regrouper les sacrements de la Pénitence (Réconciliation) et de l'Onction des Malades dans l'unique catégorie des « sacrements de guérison » n'est pas une idée neuve. Elle s'enracine déjà dans le témoignage du Nouveau Testament où Jésus est souvent présenté comme celui qui soigne et guérit toutes les maladies, tant corporelles que spirituelles. D'ailleurs, pour la mentalité biblique, les premières sont la conséquence des secondes. De même, on se souvient du lien établi par Paul (I Co 11, 28-30), au sujet de la communion eucharistique, entre le péché (manger et boire sans discerner le corps et le sang du Christ) et des maladies éventuellement mortelles qui frappent la communauté. Evidemment, il faut se garder d'absolutiser cette relation entre maladie et péché, notamment à cause de la parole du Seigneur au sujet de l'aveugle de naissance (Jn 9, 1-3). D'ailleurs, dans le même Evangile, il est dit que l'Eucharistie est « pour la vie » (Jn 6, 52-58).

C'est pourquoi le *Catéchisme de l'Eglise Catholique* affirme : « Le Seigneur Jésus-Christ, médecin de nos âmes et de nos corps, lui qui a remis les péchés au paralytique et lui a rendu la santé du corps (cf. Mc 2, 1-12), a voulu que son Eglise continue, dans la force de l'Esprit-Saint, son œuvre de guérison et de salut, même auprès de ses propres membres. C'est le but des deux sacrements de guérison : le sacrement de Pénitence et l'Onction des malades » (C.E.C., n°1421).

Dans sa *Somme théologique (IIIa pars)*, s. Thomas d'Aquin avait systématisé le regroupement de la Pénitence et de l'Onction (à l'époque, on en parlait comme de l'« Extrême-Onction »), en se fondant sur une analogie entre la vie corporelle et la vie spirituelle.

Il écrit : « Les sacrements de l'Eglise ont un double objet : perfectionner l'homme en ce qui concerne le culte divin réglé par la religion de la vie chrétienne, et présenter un remède contre le mal du péché. Le nombre des sept sacrements se justifie à ces deux points de vue. En effet, la vie spirituelle a une certaine ressemblance avec la vie corporelle, selon la ressemblance générale du corporel avec le spirituel. Or la vie corporelle comporte un double achèvement : l'un personnel, l'autre relatif à toute communauté sociale où vit la personne, car l'homme est, par sa nature, un animal social. Relativement à lui-même, l'homme est achevé de deux façons dans sa vie corporelle : d'une façon essentielle, en acquérant l'achèvement de sa vie ; d'une façon accidentelle, en écartant les obstacles à la vie, tels que les maladies et autres maux du même genre » (*Somme théologique, IIIa pars, Q. 65, art. 1, respondeo*).

Ce qui donne le schéma suivant :

La vie individuelle :		
En tant que vie corporelle		En tant que vie spirituelle
	Quand on la considère dans son « essence » :	
- engendrement, naissance	=>	Baptême (nouvelle naissance)
- croissance, développement	=>	Confirmation (force de l'E.S.)
- nutrition	=>	Eucharistie (nourriture spir.)
	Quand on la considère dans ses « accidents » :	
- maladie, infirmité, mort	=>	Pénitence (guérison spir.)
	+ => Onction (guérison spir. <u>et</u> corporelle)	
La vie sociale		
- couple, famille	+ => Mariage (union charnelle <u>et</u> spirituelle)	
- gouvernement, société	=>	Ordre (pouvoir sacré)

On voit nettement que deux sacrements n'entrent pas parfaitement dans cette systématisation thomiste. Thomas ajoute donc une précision : « Et ce (= l'achèvement de la vie, de façon « essentielle et directe ») serait suffisant si l'homme avait, au corporel comme au spirituel, une vie qui ne souffre aucune atteinte. Mais comme il est sujet à l'infirmité corporelle et à l'infirmité spirituelle, qui est le péché, il lui faut un traitement contre cette infirmité. Celui-ci est double : il y a cette guérison qui rend la santé, et ce qui en tient lieu dans la vie spirituelle, c'est la Pénitence, selon la parole du Psaume (41, 5) : 'Guéris mon âme, car j'ai péché contre toi.' ; et il y a ce rétablissement de la vigueur première qu'on obtient par un régime et un exercice appropriés ; ce qui en tient lieu dans la vie spirituelle, c'est l'Extrême-Onction qui enlève les séquelles du péché et rend l'homme prêt pour la gloire finale. Ainsi, selon l'épître de s. Jacques (5, 15) : 'Et s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés' (*Somme théologique, IIIa pars, Q. 65, art. 1, respondeo*).

8. Limites de cette présentation de la Pénitence et de l'Onction des Malades.

L'inconvénient de la présentation thomiste est d'envisager ces deux sacrements uniquement dans une perspective individualiste, et aussi de sous-estimer le rôle de l'Esprit Saint dans l'économie sacramentelle. Cela empêche de bien percevoir les implications éthiques de ces deux sacrements. Il faut donc réintroduire la dimension pneumatologique et la dimension communautaire.

Analogiquement, ces deux sacrements ont rapport avec nos limites humaines : les limites de la vie corporelle et de la bonne santé (pour l'Onction des malades qui est destinée aux infirmes, aux malades et aux mourants) ; les limites de notre sainteté effective (pour la Pénitence qui est destinée aux pécheurs). Dans les deux cas, l'expérience de nos limites nous renvoie au sens de notre vie personnelle, mais aussi à la façon dont notre vie individuelle se déploie comme vie relationnelle avec Dieu et avec nos frères. En effet, nous ne sommes pleinement nous-mêmes qu'en vivant en relation.

Si nous admettons que notre pratique des sacrements ne bénéficie pas seulement à nous-mêmes, mais aussi à l'ensemble du corps ecclésial, on peut alors affirmer que :

1°) par le sacrement de Pénitence (Réconciliation), nous sommes restaurés dans une juste relation à Dieu et à nos frères. De même que le péché est une blessure faite au corps de l'Eglise, de même la « guérison » de cette blessure (le pardon sacramentel et les efforts humains de conversion et de réconciliation qui en découlent) bénéficie à l'ensemble de l'Eglise. Bien plus, on peut penser que ce sacrement nous configure particulièrement au Christ en tant qu'il « porte le péché du monde » : car en confessant lucidement notre péché et en accueillant avec foi la miséricorde de Dieu, nous participons activement à l'acte rédempteur du Christ. Cela est vrai pour l'ensemble de la vie chrétienne, donc pour les sept sacrements, et tout particulièrement pour le sacrement de Pénitence.

2°) par le sacrement de l'Onction, un malade, un infirme, un mourant demandent la force de vivre leur faiblesse corporelle de façon vraiment chrétienne, c'est à dire selon l'Esprit du Christ, dont Isaïe a tracé prophétiquement le portrait : « *Ce sont nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé* » (Is 53, 4). En effet, dit le *Catéchisme*, « le Christ non seulement se laisse toucher par les malades, mais fait siennes leurs misères : *'Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies'* (Mt 8, 17). Il n'a pas guéri tous les malades. Ses guérisons étaient des signes de la venue du Royaume de Dieu. Ils annonçaient une guérison plus radicale : la victoire sur le péché et sur la mort par sa Pâque. Sur la Croix, le Christ a pris sur lui tout le poids du mal et a enlevé *'le péché du monde'* (Jn 1, 29), dont la maladie n'est qu'une conséquence. Par sa passion et sa mort sur la Croix, le Christ a donné un sens nouveau à la souffrance : elle peut désormais nous configurer à lui et nous unir à sa passion rédemptrice » (C.E.C., n°1505). Cette configuration au Christ, réalisée dans ce sacrement, nous relie à tous les hommes qui souffrent et qui meurent, c'est-à-dire à toute l'humanité.

L'Esprit Saint agit dans la Pénitence et dans l'Onction. Comme éducateur de la foi, il nous aide à envisager notre existence avec lucidité (savoir reconnaître ses limites, sa faiblesse, ses maladies, son péché) autant qu'avec confiance et amour (espérer la guérison, souffrir avec patience et humilité, accueillir le pardon de Dieu). Il restaure en nous la communion avec Dieu et avec nos frères. Il nous donne à profusion la force nécessaire pour vivre la conversion. Le signe de son action en nous est la pacification intérieure et la capacité à devenir *'artisan de paix'* (cf. Ga 5, 22, 25).

9. Les sacrements du Mariage et de l'Ordre.

La présentation thomiste du septénaire sacramentel distingue dans les sacrements une dimension individuelle et une dimension sociale. Le Mariage et l'Ordre possèdent, de toute évidence, cette dimension sociale. Mais les autres sacrements n'en sont pas dépourvus, bien au contraire ! En effet, les sacrements de l'initiation chrétienne nous incorporent à l'Eglise. Ils nous font entrer dans un réseau de relations dont le Christ est à la fois le centre, la source, le terme et le moyen. La pratique régulière de l'Eucharistie n'est pas dissociable de la participation effective à l'assemblée eucharistique, à la Messe ; et cette pratique nous engage à donner notre vie pour nos frères (« charité vécue »). L'Onction des Malades nous permet de vivre différemment les perturbations du lien social occasionnées par le handicap, la maladie et la mort. La Pénitence ne porte tout son fruit de pardon que si elle s'accompagne d'un réel effort de réconciliation et de justice sociale. Si on envisage le Mariage et l'Ordre sous l'angle de la vie relationnelle, ecclésiale et sociale, il faut montrer où se situe leur originalité.

Dans le cas du Mariage, le couple humain et la famille sont sanctifiés. Ils deviennent des réalités saintes. Or ces réalités sont au fondement de la vie sociale, comme le pensent la plupart des religions. Sur ce point la conviction des chrétiens est claire : « La famille, lieu de rencontre de plusieurs générations qui s'aident mutuellement à acquérir une sagesse plus étendue et à harmoniser les droits des personnes avec les autres exigences de la vie sociale, constitue le fondement de la société. Voilà pourquoi tous ceux qui exercent une influence sur les communautés et les groupes sociaux doivent s'appliquer efficacement à promouvoir le mariage et la famille » (const. *Gaudium et spes*, n°52, § 2).

Dans le cas de l'Ordre, c'est la nature sacramentelle et « hiérarchique » de l'Eglise-peuple de Dieu qui est rappelée. L'Eglise n'est pas une association d'individus qui décideraient d'œuvrer en commun. Elle est « mystère », grâce, réponse d'amour à l'appel de Dieu. Elle est tout entière « sacerdotale », parce que « née du côté du Christ », le seul et définitif grand-prêtre, unique médiateur entre Dieu et les hommes. La présence et l'action des ministres ordonnés (évêques, prêtres et diacres) constituent le signe et le moyen permanents de cette structure sacerdotale et christique de l'Eglise. A ce sujet, le Concile Vatican II écrit : « Le sacerdoce commun des fidèles et le sacerdoce hiérarchique, bien qu'il y ait entre eux une différence essentielle et non seulement de degré, sont cependant ordonnés l'un à l'autre : l'un et l'autre, en effet, chacun selon son mode propre, participent de l'unique sacerdoce du Christ » (*Lumen gentium*, n°10).

Développons trois conséquences concrètes.

a) *Une pratique originale du pouvoir : se donner pour servir.*

Lumen gentium n°10, précise les relations entre les deux types de sacerdoce dans la vie de l'Eglise : « Celui qui a reçu le sacerdoce ministériel jouit d'un pouvoir sacré (*sacra potestas*) pour former et conduire le peuple sacerdotal, pour faire, dans le rôle du Christ (*in persona Christi*), le sacrifice eucharistique et l'offrir à Dieu au nom du peuple tout entier ; les fidèles, eux, de par le sacerdoce royal qui est le leur, concourent à l'offrande de l'eucharistie et exercent leur sacerdoce par la réception des sacrements, la prière et l'action de grâces, le témoignage d'une vie sainte, et par leur renoncement et leur charité effective. »

On voit clairement que si l'Ordre confère réellement un « pouvoir » dans l'Eglise, ce pouvoir doit être exercé comme le Christ lui-même a agi : en donnant sa vie, en servant Dieu et

l'humanité. Cette caractéristique de l'exercice chrétien du pouvoir conditionne toutes les autres activités des fidèles du Christ.

Ces caractéristiques se retrouvent logiquement dans le Mariage, puisque l'union de l'homme et de la femme, sanctifiée dans le Christ, devient le signe sacramentel (efficace) de l'union du Christ et de l'Eglise (voir : Ep 5, 21-33). Le mariage chrétien n'est pas la source d'un pouvoir sur autrui, comme c'était le cas dans le droit romain. Au contraire, il devient don de soi voulu par amour et vécu jusqu'au sacrifice de sa vie. Dans le Christ, l'homme et la femme ne sont plus des rivaux, des adversaires liés par le désir de dominer l'autre (cf. Gn 3, 16). La nature de leurs relations a changé et, par voie de conséquence, toutes les relations humaines familiales et sociales (cf. Col 3, 5-4, 1).

b) Une pratique exigeante de la responsabilité personnelle et collective.

Dans le Mariage, on devient responsable de la vie d'autrui comme époux et comme parent. Par la procréation et l'éducation des enfants, un homme et une femme deviennent participants de l'acte créateur de Dieu. Ici, plus qu'ailleurs, l'être humain, considéré dans sa réalité de couple unissant les deux sexes, apparaît comme le « lieu-tenant » (hébr. « *tselem* » ; cf. Gn 1, 26-28) de Dieu, au cœur de la Nature créée. La vie est remise entre ses mains, mais il ne peut pas en disposer à sa guise. Elle lui est confiée pour qu'il la transmette et la développe, non pas pour qu'il la blesse, la défigure ou la détruise. Le sacrement du Mariage implique une responsabilité précise à cet égard : l'homme et la femme auront à rendre des comptes au Créateur pour l'usage qu'ils auront fait de leur vie et de celle des autres.

Dans le cas de l'Ordre, les choses sont encore plus nettes. Plusieurs passages du N.T. (cf. les paraboles sur les « intendants ») insistent sur l'attitude de service qui doit être au cœur du ministère apostolique. Les ministres ordonnés sont avant tout des serviteurs envoyés par leur Maître. Ils ne sont pas propriétaires de leur mission.

c) Prise en compte de l'Histoire comme « lieu sacramentel » : une vision chrétienne de la vie sociale et politique.

Dans la mesure où ces deux sacrements embrassent l'essentiel de l'existence humaine avec toutes ses dimensions (physique, psychologique, sociale, économique, politique, spirituelle), ils indiquent que toute l'Histoire humaine reçoit de Dieu une dimension sacramentelle. L'espace-temps où se déploient les activités humaines peut être regardé comme un « lieu sacramentel » : de même que c'est dans l'histoire singulière de Jésus de Nazareth que se révèle le Dieu vivant, de même c'est dans l'histoire particulière des familles chrétiennes (qui sont cellules de la vie sociale) et des communautés chrétiennes (qui sont cellules d'Eglise) que se déploie le mystère du Christ sauveur.

L'Histoire universelle (celle de l'humanité comme celle de l'Eglise) est ainsi sanctifiée par la sainteté de ceux qui la vivent et la font. Citons encore Vatican II : « Après s'être efforcé de pénétrer plus avant dans le mystère de l'Eglise, le deuxième Concile du Vatican n'hésite pas à s'adresser maintenant, non plus aux seuls fils de l'Eglise et à tous ceux qui se réclament du Christ, mais à tous les hommes. A tous, il veut exposer comment il envisage la présence et l'action de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui. Le monde qu'il a ainsi en vue est celui des hommes, la famille humaine tout entière avec l'univers au sein duquel elle vit. C'est le théâtre où se joue l'histoire du genre humain, le monde marqué par l'effort de l'homme, ses défaites

et ses victoires. Pour la foi des chrétiens, ce monde a été fondé et demeure conservé par l'amour du Créateur ; il est tombé certes, sous l'esclavage du péché, mais le Christ, par la Croix et la Résurrection, a brisé le pouvoir du Malin et l'a libéré pour qu'il soit transformé selon le dessein de Dieu et qu'il parvienne ainsi à son accomplissement » (const. *Gaudium et spes*, n°2).

Conclusion.

« De sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce sur grâce » (Jn 1, 16). L'Eglise le sait bien, et en son sein chaque croyant, chaque « fidèle du Christ ». Il s'agit désormais de « rendre grâce » pour tant de grâces. Mais, demande le Psalmiste « comment rendrais-je au Seigneur tout le bien qu'il m'a fait ? ». La réponse vient aussitôt : « J'élèverai la coupe du salut, j'appellerai le nom du Seigneur. J'accomplirai mes vœux envers le Seigneur, oui devant tout son peuple » (Ps 116, 12-14). Et c'est ce que l'Eglise fait d'âge en âge, jusqu'à la fin des temps, à la suite de son Seigneur : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Dominique FOYER